



Catherine Monnot

Petites filles

L'apprentissage de la féminité

autrement

Extrait de la publication

Petites filles

L'apprentissage de la féminité

Catherine Monnot

NOUVELLE ÉDITION



C'est une évidence : les petites filles d'aujourd'hui ont changé. Elles passent des heures sur Facebook, exigent un téléphone portable, se trémoussent sur la musique des girls band et ressemblent déjà à des adolescentes. Pourtant les stéréotypes ont la vie dure : sages à l'école, elles rêvent toujours de devenir infirmières et lisent des magazines pour filles saturés de clichés. Sans porter de jugement, l'anthropologue Catherine Monnot raconte les mutations sensibles, complexes et parfois déroutantes d'une nouvelle génération de petites filles.

Catherine Monnot est docteure en anthropologie sociale et culturelle, chercheuse associée au LISST-CAS (EHESS-UTM), et enseignante en histoire-géographie dans le secondaire.

Conception graphique : Thomas Dimetto. Studio Autrement
Illustration de couverture : © Patricia Curi/Corbis. All Rights Reserved.
Imprimé et broché en Italie

Retrouvez toute notre actualité sur

www.autrement.com

et rejoignez-nous sur **Facebook**

Extrait de la publication

Petites filles

© Éditions Autrement, 2013, pour la présente édition.

Première édition : © Éditions Autrement, 2009.

www.autrement.com

Catherine Monnot

Petites filles

L'apprentissage de la féminité

Éditions **Autrement**

Extrait de la publication

« Hier, au même âge,
On rêvait mariage,
On parlait en rougissant.
On montrait aux filles
À tirer l'aiguille
En vue du prince charmant.
Aujourd'hui, par contre,
Nos aînés nous montrent
Comment vivre librement,
Et l'on nous serine
Dans les magazines
Comment on fait les enfants.
Les p'tites filles modèles
Ont bien changé de nos jours... »

René Simard,
*Les P'tites Filles modèles*¹.

Introduction

Il suffit parfois de peu de chose pour voir se dessiner sous nos yeux toute une société en action, tous ses mécanismes en construction sur quelques mètres carrés, un véritable laboratoire de la vie en collectivité. Telle est à mes yeux la cour de récréation. On y trouve les meneurs, la masse des suiveurs, les putschistes et les solitaires. On y devine l'apprentissage et le respect de la loi commune, mais aussi, déjà, les petits arrangements avec la vie et les justices expéditives. On y voit naître des sentiments de tout ordre : haine, colère, mais aussi compassion, amitié et, bien sûr, amour. Les enfants apprennent à grandir ensemble, encadrés par des adultes qui leur laissent souvent une grande latitude dans leurs expérimentations. Une chose ne peut passer inaperçue aux yeux de l'observateur de cette microsociété : les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Si

l'on cherche les élèves de primaire les plus âgés, on découvre des garçons jouant au foot, aînés privilégiés du CM2, courant, criant, chahutant... entre eux. Les filles du même âge sont plus dispersées, mais restent aussi entre elles, sous un arbre ou sous le préau, sur un banc, dans un recoin tranquille qu'elles se sont approprié au fil des mois. Elles dansent, chantent et se maquillent parfois, mais bien souvent, elles passent tout le temps de la récréation ou du déjeuner simplement à discuter, par petits groupes, parfois juste à deux. Ce tableau, qui frôle la caricature, n'en est pas moins frappant par sa récurrence, quels que soient les pays d'Europe, les régions de France et les milieux sociaux². La mixité apparaît à bien des égards comme un mythe de l'enfance puisque toujours on assiste aux mêmes scènes de « ségrégation spontanée³ » : plus de bâtiments séparés, plus de mur ni de ligne jaune pour délimiter les deux cours, et pourtant les deux sexes n'en continuent pas moins à refuser la fusion. À l'heure de l'égalité républicaine et de la parité, ces enfants rejouent la partition entre féminin et masculin, et semblent questionner la vision démocratique du monde que nous tentons de leur transmettre.

Le monde de l'enfance est par ailleurs considéré par les sociologues et les anthropologues comme une sous-culture à part entière, structurée autour de codes (langagiers, corporels, vestimentaires, etc.), de pratiques et de valeurs propres, partiellement autonomes vis-à-vis du monde adulte⁴. Selon la psychologie du développement qui tente d'en définir les contours, cette enfance contemporaine commencerait aux alentours de 4 ans et se terminerait vers 11 ou 12 ans à la fin de la période dite « de latence », selon la psychologie freudienne, encore appelée « stade de la pensée catégorielle », où l'enfant a pris connaissance du monde extérieur par l'expérimentation, au travers d'objets et de fortes relations sociales⁵. Du point de vue de la physiologie, cette période de la vie se terminerait par le début de la puberté, dont on sait qu'elle est devenue plus pré-

coce depuis deux siècles. Les sciences sociales ont par ailleurs repéré des tranches d'âge nombreuses et précises, souvent liées à la progression dans le cursus scolaire. Ainsi, l'arrivée dans le secondaire entre 10 et 11 ans marque une étape symbolique, celle de l'entrée dans le monde des « jeunes », avec l'émergence de nouvelles pratiques et de revendications d'autonomie.

Si l'enfance en tant que groupe social commence à être bien étudiée, qu'en est-il du sous-groupe des filles ? Vivent-elles une expérience de l'enfance spécifique ? Que signifie « être une petite fille » au sein de nos sociétés occidentales contemporaines ? Concours de mini-Miss, photos ambiguës de préadolescentes dans la presse pour adultes, sites marchands de lingerie pour fillettes, rapport Jouanno⁶... Les polémiques et l'agitation enflent autour de ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'« hypersexualisation » ou l'« érotisation précoce » des petites filles. De fait, l'émergence de cette question au sein de la société civile et des pouvoirs publics nous pousse à comprendre comment l'on apprend à devenir fille, et quelle fille l'on doit exactement devenir, c'est-à-dire comment fonctionne aujourd'hui « la fabrique de filles⁷ » : si l'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, comme l'affirmait Simone de Beauvoir en 1949, nous devons mettre en évidence les processus d'identification⁸ et les apprentissages sociaux et culturels à l'origine de la construction de l'identité du « deuxième sexe ». Le rôle joué par les adultes sera bien sûr observé et explicité, au travers des interactions avec les parents et le monde des industries – culturelles notamment. Cependant, cet ouvrage cherche avant tout à comprendre comment se réalise l'appartenance de sexe par transmission « horizontale », c'est-à-dire entre pairs. Il s'agit donc de mettre en lumière le travail d'intériorisation et d'incorporation inconscient et progressif, cette « persuasion clandestine⁹ » de l'identité sexuée qui permet de

devenir une fille, puis une femme, de sa société et de sa catégorie sociale. Ainsi chercherons-nous à saisir au mieux les mécanismes d'imprégnation ayant mené à la division matérielle et symbolique de la cour de récréation que nous venons d'évoquer, et qui rendent pérennes chez les enfants eux-mêmes les catégories de sexe traditionnelles.

Pour décrire ce processus, nous avons choisi de regarder tout ce qui fait une fille au travers de la multitude d'apprentissages informels qui font grandir les enfants en dehors du regard et du contrôle directs des adultes, en particulier leurs loisirs, et qui bien souvent sont délaissés par les chercheurs. Le lien des jeunes avec les pratiques culturelles considérées comme « nobles » s'étant largement distendu¹⁰, il nous faudra renverser la perspective de nos valeurs adultes : toutes les pratiques ludiques de groupe chez les enfants deviendront à nos yeux légitimes et consacrées, en raison de leur importance dans la vie entre pairs et de leur efficacité au sein des microsociétés enfantines. Pour un temps, acceptons de laisser à la porte les jugements qualitatifs, pour nous remémorer ce temps de l'enfance où tout est apprentissage : depuis le logo du paquet de céréales du petit déjeuner jusqu'aux dessins animés du goûter, en passant par le club de sport avec les copines, le journal intime caché sous le matelas, ou bien encore le dernier chanteur à la mode. Il nous est apparu nécessaire d'étudier cette multitude de pratiques culturelles, physiques et ludiques, ponctuelles ou régulières, individuelles ou collectives, afin d'interroger les formes et les enjeux de ce vaste processus qu'est « la fabrique du sexe¹¹ ». Cette culture du quotidien, du minuscule et du « superflu » nous permettra de découvrir l'« apprentissage insensible¹² » et invisible dont les filles font l'objet, les processus d'intériorisation des « dispositions » féminines, aussi profonds qu'insoupçonnés, trop souvent encore considérés comme innés, « naturels » au sexe féminin. À titre d'exemple, la passion des petites filles pour l'univers de

la musique et de l'image tient une place si particulière qu'elle oblige à mieux comprendre la dimension sociale et symbolique de ces médias de masse qui les encadrent et les imprègnent de modèles de vie, de schémas de pensée inconscients mais omniprésents et donc légitimés depuis la prime enfance. Les nombreuses études sociologiques et anthropologiques quantitatives et qualitatives menées dès les années 1950 aux États-Unis et en Europe du Nord sur cette population, et plus largement sur la culture populaire montrent d'ailleurs le retard français en la matière, signe que ce terrain a longtemps été traité comme quantité négligeable au pays des humanités.

Cette réédition de l'ouvrage paru en 2009 se fonde sur des observations et des entretiens réalisés depuis 2002 dans la cour de récréation, ou en milieu extrascolaire et domestique, auprès d'une dizaine de filles de CM2 entre 9 et 11 ans¹³. Différents milieux sociaux ont été étudiés, mais le terrain principal est celui de l'école primaire d'une petite station balnéaire du Sud de la France, d'origine populaire et relativement enclavée au sein d'un environnement semi-rural. Le lien privilégié des filles des milieux les moins favorisés à la culture dite « populaire » ou « de masse¹⁴ » a permis de recueillir un grand nombre de données, mises ensuite en perspective avec celles d'autres observations réalisées depuis le milieu des années 2000. Réfutant souvent depuis plusieurs années déjà l'appellation de « petites filles » et à l'étroit sous une étiquette qu'elles considèrent obsolète, les filles dont nous parlons sont souvent désignées sous le terme de « préadolescentes ». Bien que ce qualificatif soit parfois accusé de ne servir que la cause marketing et industrielle, en mal de nouvelles cibles économiques, nous verrons qu'il tend bien à refléter et à objectiver une réalité propre au monde occidental contemporain. Les filles étudiées ici se situent en effet en marge de deux mondes, l'enfance et l'adolescence, très conscientes des changements passés, à la

fois impatientes et inquiètes de ceux en cours et à venir. Se préparant d'ores et déjà à l'étape importante de l'entrée en sixième, elles se trouvent aussi confrontées aux premiers signes physiques de la puberté qui annoncent les grandes mutations à venir. Nous les saisisons donc juste avant leur entrée au collège, ce monde des « grands » à la fois redouté et fantasmé. Nous les observerons à cette période bien particulière de la vie où l'on se trouve peut-être plus que jamais pris dans les devoirs d'appartenance à son sexe, où l'on prend progressivement conscience que les mille libertés de la petite enfance sont derrière soi, que l'on est devenu, et pour toujours, fille ou garçon dans le regard des autres, et donc aussi pour soi. À une époque où les frontières entre les groupes d'âge sont de plus en plus questionnées, où pour certains « l'enfant reste "enfant" sans pour autant être seulement "petit"¹⁵ », et où les plus jeunes aiment particulièrement se projeter dans les comportements et les habitudes des plus âgés, ce moment de la vie des filles apparaît riche de significations.

Quarante ans après *Du côté des petites filles*¹⁶ d'Elena Gianini Belotti, il s'agira d'esquisser le portrait kaléidoscopique de la « petite » fille occidentale d'aujourd'hui, quelque part entre les extrêmes que constituent les imaginaires adultes de la comtesse de Ségur d'un côté, de Nabokov de l'autre, à l'heure de la culture, de la communication et de la consommation de masse. Alors que se développe une prise de conscience collective et étatique des enjeux d'une possible hypersexualisation des petites filles, nous chercherons à appréhender la manière d'être ensemble de ces filles, leurs socialisations spécifiques, les éléments qui les lient et les façonnent, mais aussi leur façon d'être au monde, de se faire voir et entendre et de s'imposer à lui, pour y trouver leur place et y créer leur propre rapport au corps, à la famille ou au monde masculin. Les filles d'aujourd'hui sont en effet tiraillées entre les stéréotypes d'hier et les grandes évolutions socio-économiques des XX^e et XXI^e siècles, entre les rôles sociaux tradi-

tionnels dont elles sont imprégnées et le champ des possibles qui est désormais pour elles un droit, si ce n'est toujours une réalité concrète. Alors, qu'est-ce qui « fait grandir » les filles, à une époque et dans un type de société où les rites de passage semblent avoir en grande partie disparu ? Au sein d'une société « androcentrée » où la culture féminine et la culture juvénile restent largement dévalorisées¹⁷, nous veillerons aussi à ne pas occulter les stratégies de contournement et d'adaptation, d'évitement et de conquête qu'elles développent au quotidien, et qui augurent une identité féminine en mutation et son nouveau rapport à la société.

Nous verrons comment chacune doit adhérer aux pratiques et aux modèles identitaires du groupe pour se sentir appartenir au monde des filles, mais aussi comment les jeux sur l'apparence, la séduction et la féminisation du corps permettent l'incorporation de ces modèles, collectivement aussi bien qu'individuellement. Nous analyserons ensuite l'apprentissage des choses de l'amour, qui les passionne et auquel tout ce travail sur le corps semble les préparer inéluctablement. Nous chercherons enfin à savoir s'il leur est encore possible d'échapper aux codes dominants pour explorer ou inventer d'autres façons de vivre la « féminité ».

Un devoir d'appartenance

« J'étais le vrai souffre-douleur des petites filles du lycée, elles se moquaient de moi. Oh, comme je les aimais celles qui me donnaient un peu de leur amitié, mais comme elles étaient rares ! Je restais seule dans mon coin, comme une abandonnée, et elles trouvaient toujours quelque reproche à me faire. [...] Je ne suis pas méchante, mais j'aurais voulu que ces méchantes fussent seulement un jour à ma place. »

Renée Berruel, 12 ans, journal intime,
1896 (in Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*.
Enquête sur le journal de jeune fille,
Paris, Seuil, coll. « La couleur de la vie »,
1993, p. 166).

Les échanges et la vie du groupe

Dans la cour de récréation et à la maison

Garçon ou fille, l'enfant se définit en partie en fonction des pratiques de son groupe d'appartenance et par opposition aux pratiques des autres groupes, de sexe et d'âge différents. Au sein de la cour de récréation, les jeux des uns et des autres sont donc visiblement et en partie volontairement différents, de même que leurs manières de s'approprier l'espace. Les garçons sont ainsi toujours perçus comme ceux qui envahissent l'espace à la fois sonore et physique des filles :

Les filles sont « moins », leurs jeux sont « petits », elles se déplacent « moins », elles sont « moins » visibles. Ainsi, cette domination de l'espace par les garçons signifie plus que l'expression de leur motricité ou même d'une certaine agresseivité. Elle est l'affirmation d'un système de relations fondées sur une opposition traditionnelle entre l'homme nomade et la femme sédentaire. Les garçons sont ceux qui circulent et ceux qui envahissent, ceux qui s'éloignent ou se rapprochent au gré de leurs propres logiques d'espace¹.

Concrètement, dès le CE2, les garçons jouent souvent à des sports collectifs sur de vastes espaces de la cour ou à des jeux de poursuite où la circulation rapide et « éclatée » dans l'espace est de mise. Bien sûr, la course, les cris et parfois les coups tiennent toute leur place dans ces jeux. Les filles, quant à elles, investissent des lieux plus restreints, mais qu'elles s'approprient sur le long terme : un arbre, un banc, un morceau de préau deviennent aux yeux de tous des points de ralliement féminins où les garçons ne font que de brèves incursions, soit pour échanger avec elles de façon régulée et pacifique, soit en guise de jeu pour perturber leurs activités. Elles vont même créer des « clubs » au sein de cette cour de récréation, c'est-à-dire des petits groupes éphémères, soudés parfois par une passion particulière, mais bien plus souvent par le goût du secret et par la volonté d'appartenance. Léna, 10 ans, témoigne à ce sujet sur le forum Internet du magazine *Julie*, destiné aux 8-12 ans² :

Moi je trouve que c'est une super bonne idée de créer un club. Moi, avec mes copines, on en a fait un. Voilà ce qu'on a fait : on a pris un cahier, on a écrit tout ce qu'on aimait sur l'école, tout ce qu'on n'aimait pas, etc. On a même fait un blog. Pendant les récréés on se retrouvait. Finalement beaucoup de personnes sont parties puis rajoutées ; puis y en a qui voulaient faire partie, alors on a arrêté. Maintenant, en cachette avec quatre copines (avant, on était dix), on continue !

De même, la petite Yasmina conseille :

Alors déjà, dans ton club, ne choisis que des vraies amies et ne parle de ton club qu'à des gens à qui tu as confiance. Le mieux c'est de ne pas en parler, sinon tout le monde voudra venir. [...] Sinon choisissez un code secret et une carte membre... Et puis, pour finir, tu peux faire un club sur vos passions ou vous raconter vos semaines, vos secrets.

Pour ces petites comme pour celles observées durant mes recherches, le club, « secret » ou non, est un élément récurrent de la vie sociale de la cour et en dehors. Il confirme des liens antérieurs et des amitiés scolaires, mais crée aussi des tensions et des jalousies. En effet, il entraîne chez les autres l'inestimable désir d'« en être », ainsi que son corollaire, le sentiment d'exclusion, qui les pousse bien souvent à former leur propre club afin de réparer le préjudice.

On se définit donc en tant que fille en investissant les espaces de son sexe, mais aussi en participant à des activités qui lui sont propres³. Par le biais des médias de masse notamment, les filles du primaire créent une culture de groupe originale, constituée autour d'activités fédératrices, avec ses références (échappant en grande partie aux adultes qui les entourent), son langage, ses codes, ses pratiques et ses variantes⁴. En effet, soucieuses de montrer leur intégration à un groupe de pairs du même sexe et du même âge, les filles se doivent d'adhérer à sa culture spécifique. Il leur faut pour cela abandonner en premier lieu les pratiques culturelles des parents, mais aussi celles des plus petits et celles des garçons. Ce processus n'est pas sans rappeler l'analyse de Pierre Bourdieu sur la recherche de « distinction » sociale des individus, au travers de goûts et de styles de vie différenciés d'une classe sociale à l'autre. François de Singly⁵ ayant complété cette théorie avec la variable de l'âge, qui pousse les individus les plus jeunes à se démarquer des plus âgés par leurs choix culturels, nous pourrions parler ici de « triple distinction » au regard de la variable du sexe. En effet, il s'agit d'apparaître à la fois autrement qu'en simple « enfant de », mais aussi de se positionner en tant que « fille » et en tant que « grande ». Ce cap de l'enfance que constituent les années passées à l'école primaire marque donc l'abandon progressif d'un certain nombre de pratiques culturelles. Les préadolescentes définissent en effet leur identité sur la scène sociale par opposition aux activités qu'elles perçoivent comme « enfantines ». La rupture semble consommée au

milieu du primaire, à partir du CE2, où « l'appel de l'aîné⁶ » devient impérieux et conduit les plus jeunes à prendre modèle davantage sur les plus âgés, et donc à s'aligner progressivement sur leurs valeurs. Dès lors, ils découvrent et font leurs de nouveaux programmes télévisés, de nouveaux chanteurs, ou bien encore débudent dans l'usage de l'informatique (*via* Internet). Passé cet âge, les filles ne se perçoivent plus comme « petites » et adoptent, tout au moins en public, de nouveaux goûts et de nouvelles pratiques qui leur permettent d'affirmer individuellement et collectivement leur identité en mutation, mais leur assurent aussi une riche vie sociale au sein de l'école. Elles vont donc échanger entre elles un ensemble d'éléments culturels pour montrer et se voir confirmer leur identité, mais aussi pour resserrer les liens à l'intérieur du groupe. Si une partie de ces éléments reste commune à la culture « jeune », à laquelle les garçons revendiquent d'appartenir eux aussi, les filles n'ont pourtant pas (ou affirment ne pas avoir) les mêmes centres d'intérêt qu'eux.

La télévision constitue, par exemple, un objet social dont l'usage différencie largement les deux groupes. En 2010, la télévision demeure un support médiatique incontournable : un enfant de primaire passe ainsi en moyenne 864 heures par an dans sa salle de classe contre 956 heures devant son poste de télévision ! Autres chiffres évocateurs, on compte encore un million d'enfants entre 4 et 10 ans devant la télé passé 20 heures (800 000 passé 22 heures), et 41 % des 13-14 ans possèdent leur propre poste dans leur chambre⁷. Cependant, d'après une enquête menée en 2004, les filles sont plus nombreuses à regarder la télévision quotidiennement⁸ (+ 5 %), notamment parce que le temps qu'elles passent à l'intérieur de la maison demeure encore aujourd'hui supérieur à celui des garçons. En outre, elles continuent de la regarder pendant l'adolescence, alors que les garçons s'en détachent beaucoup plus tôt⁹. La télévision est donc un support privilégié des conversations féminines à l'école, au

contraire de celles des garçons qui y voient un objet peu gratifiant sur la scène sociale. Par ailleurs, les filles les plus jeunes ne cultivent pas le même rapport à la télévision que leurs homologues masculins : elles aiment se retrouver ou se projeter dans les situations et les personnages mis en scène par la télé-réalité, les téléfilms et les séries, véritables romans-feuilletons audiovisuels, alors que les garçons préfèrent souvent les dessins animés.

Les filles suivent donc très assidûment toutes les émissions de type télé-réalité et en discutent entre elles, à l'école ou à l'occasion d'autres rencontres entre copines, comme Mélanie, l'une de mes interlocutrices : « Toutes, quand c'était possible. Si j'étais à la maison, je regardais. » *The Voice* (TF1) ou *X Factor* (M6), regarder la télévision constitue un moment d'intimité particulièrement apprécié, un espace privilégié pour se rapprocher physiquement et partager une communauté d'émotions entre filles. Gwendoline me dit : « Parfois, y a ma sœur, alors elle regarde avec moi. » Mélanie, quant à elle, raconte : « Moi, je regarde avec maman. » Chez Magali, c'est toute la famille qui se retrouve pour partager ce moment où « on est tous sur le canapé ». Ces témoignages viennent confirmer une enquête statistique rapportée par Dominique Pasquier qui fait « apparaître toute une culture familiale autour de la télévision au sein des familles populaires [...] : 71 % des enfants de ce milieu disent regarder la télévision en famille (contre 55 % des enfants des milieux les plus favorisés)¹⁰ ». La sociologue a également perçu l'intérêt particulier des mères de ce milieu social pour la télévision et le lien ainsi renforcé avec leur fille :

L'enfant regarde ses émissions préférées avec sa mère dans 45 % des cas (contre 34 % chez les plus favorisés), et ils sont 53 % à parler de télévision avec elle contre 45 % des enfants favorisés¹¹. [En effet, en milieu populaire, les mères] n'ont pas honte de se passionner pour une série de télévision, au contraire [...], et visiblement, le moment passé à regarder

Les choses de l'amour	107
Une initiation entre pairs.....	109
De nouveaux rapports avec les garçons.....	109
Les règles du jeu amoureux	112
Une nouvelle éducation sentimentale par la chanson pop	117
Les mots de l'amour	117
Des princes charmants « modernes »	120
L'idéal du couple	124
La confrontation à la sexualité.....	128
La chanteuse érotisée.....	128
La première fois.....	134
Un autre féminin est-il possible ?	141
Quelles limites à l'érotisation précoce des petites filles ?	143
L'apprentissage du « bon goût ».....	143
Le rôle des parents et du monde enseignant.....	149
Devenir femme par le sport.....	153
Danse classique et hip-hop.....	153
L'équitation	158
La pratique d'un instrument de musique.....	163
Conclusion	167
Bibliographie	172
Notes	182
Remerciements.....	203
Biographie de l'auteure	205

Achévé d'imprimer en juillet 2013 par Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
Dépôt légal : septembre 2013. ISBN : 978-2-7467-3751-8
N° d'édition : L.69EHAN000905.N001
Imprimé en Italie.